

Au bout de la première année de son mariage, la femme du bandit mettait au monde un garçon, vigoureusement constitué, et qui promettait de devenir un robuste gaillard.

À la vue de son rejeton, Frochard, tout Frochard qu'il était, sentit se développer en lui le sentiment de la paternité.

Et, transporté de joie, il s'écria :

—Femme, c'est un véritable bonheur pour nous que cet enfant ; il me donnera du courage à la besogne. Et c'est moi qui l'élèverai à ma façon.

Puis, plaquant deux gros baisers sur les joues rebondies du nouveau-né, il ajouta :

—Celui-là perpétuera notre race !... Celui-là sera un vrai ! je m'en charge !

Replaçant alors l'enfant auprès de sa mère, il se prit à l'admirer.

—Comment le nommera-t-on ? demanda la mère tout heureuse de ce qu'elle venait d'entendre.

Frochard réfléchit un instant.

Puis, se frappant le front :

—Parbleu ! c'est tout trouvé, nous l'appellerons Jacques !

Et, se campant fièrement sur la hanche, il continua d'un ton solennel :

—C'était le prénom de mon grand-père... un rude homme, madame Frochard... un vrai tempérament de fer !... Il n'a pas mis moins de vingt minutes à mourir... lorsque les infâmes suppôts de la justice l'ont pendu à Montfaucon.

La mère ne put retenir un léger tressaillement.

Ce que voyant, Frochard lui dit en riant :

—Ah ça, ne vas pas faire tourner le lait du petit, maintenant... Il faut me nourrir ce gaillard-là de telle sorte qu'il devienne aussi solide que les anciens de la famille.

La jeune femme serra son fils contre son sein dans un mouvement d'amour maternel.

Elle ne pouvait se rassasier d'embrasser et d'admirer ce nouveau-né auquel on voulait donner, comme un héritage qui lui revenait de droit, le prénom de l'homme qui avait glorieusement agonisé, pendant vingt minutes, au gibet de Montfaucon.

L'enfant sur lequel ses parents fondaient tant d'espérances fut, à partir de sa naissance, l'objet de tendresses infinies, d'une sollicitude de tous les instants et de soins continuels.

Cette affection grandissant chaque jour faisait dire au père :

—Je gage qu'au besoin tu mettrais la main à la pâte, et me seconderais dans ma besogne pour ce chérubin-là.

Ce mot de "chérubin" avait sonné agréablement à l'oreille maternelle et, à partir de ce moment, Euphémie n'appela plus Jacques que son "chérubin."

Le soir, lorsque Frochard rentrait au logis, elle courait lui présenter l'enfant à embrasser. Et c'était le tour du père de prendre le "chérubin" sur ses genoux et de le faire sauter.

Lorsqu'il arrivait parfois que le bandit, occupé à "travailler," comme il avait l'habitude de dire en parlant des sinistres expéditions auxquelles il se livrait, ne rentrait pas de la nuit, la mère, prise d'inquiétude, se disait :

—S'il allait ne plus revenir !... Si on l'arrêtait !

C'était une tendre épouse et une très tendre mère que la Frochard.

Aussi, disait-elle, parfois, à son mari :—Quand trouveras-tu donc quelque grand coup à faire qui nous enrichisse une bonne fois, afin que tu n'aies plus à t'exposer comme tu le fais !... Il faut penser que nous avons un fils !...

Mais lorsqu'on lui parlait de "ne plus s'exposer," Frochard frappait vigoureusement du poing sur la table, en disant :

—Est-ce que j'aurais épousé une femmelette par hasard ?... Si c'est de ce lait-là que tu veux donner au petit, je vais tout de suite le changer de nourrice, m'ame Frochard !

On menait, à cette époque, bonne et joyeuse vie dans la famille. Depuis quelque temps les affaires de Frochard marchaient à merveille et la bourse était toujours bien garnie.

Je n'ai jamais eu la main aussi heureuse, s'exclamait le bandit après chaque nouveau succès ; c'est à croire véritable-

ment que ce petit bonhomme de Jacques m'a porté bonheur en venant au monde.

—Eh bien..., s'il t'en arrivait un autre...

—Un autre... quoi ?

—Un second fils... le bonheur doublerait peut-être bien, mon homme ?

Frochard regardait son interlocutrice, et ses yeux interrogeaient...

Puis, avec un gros rire :

—Vraiment ? fit-il, répondant au sourire de sa femme. En ce cas, ma belle : abondance de biens ne nuit pas !

La jeune femme disait la vérité : Jacques avait à peine accompli ses deux ans lorsqu'il lui naquit un frère.

Ce second enfant,—un garçon,—était si petit, si pâlot et si frêle qu'il paraissait bizarre que deux êtres aussi vigoureusement constitués que l'étaient Frochard et sa femme eussent un enfant de complexion si débile.

Le nouveau né semblait n'avoir que le souffle, et son père ne se pressait guère de le faire baptiser.

Cette quasi-répulsion que ressentait le père pour ce second enfant provoqua chez la Frochard une répulsion égale.

Elle s'habitua facilement à reporter tout son amour sur Jacques qui, disait-elle, avait de la santé et de la vie pour deux.

On se pressait trop, toutefois, de condamner ce second enfant.

Il n'avait rien, il est vrai, de la turbulence de son frère aîné, et on pouvait, sans provoquer ses cris, le laisser des heures entières dans son berceau.

—Il est d'une bonne pâte, disait sa mère... Il ne demanderait jamais à boire si on ne lui apportait pas la bouteille.

Mais Frochard n'était pas sans s'apercevoir que le petit "gringalet", ainsi qu'il l'appelait, n'était pas dépourvu de vitalité.

—Ça vous grouille dans la main, comme un ver faisait-il ; c'est petit, mais ça vous a tout de même du sang et de la vie. Il s'appellera Pierre Frochard, comme mon père. Il sera, peut-être bien, fin et rusé comme lui, car c'était un malin ! Et qui a trouvé le moyen d'échapper à la potence...

Et avec un geste énergique :

—Le seul de tous les Frochards !

—Il a donc fini de sa belle mort ! demanda le jeune homme, étonné.

—Il est défunt sur les galères du roi !

Chaque fois qu'il trouvait l'occasion de parler de ses ascendants mâles, le bandit faisait avec orgueil l'apologie de tous ces misérables, énumérant leur fin courageuse.

Il s'exaltait alors, au point d'enthousiasmer sa femme, et de lui inspirer la plus profonde horreur pour les gens de justice et les soldats du guet.

À peine âgé de six ans, Jacques était déjà un infernal garnement, vagabond par instants, malfaisant, brutal, colère, et qui rendait la vie dure à son frère.

Il avait su s'imposer comme un maître dans la famille ; père et mère, aveuglés par leur affection, se pliaient à toutes ses volontés.

Profitant de l'impunité dont il était certain, il maltraitait son frère, dès qu'il se trouvait seul avec lui.

Et le pauvre cadet avait pris l'habitude de recevoir les coups, sans pleurer. Car, la première fois qu'il avait voulu se plaindre à sa mère, celle-ci lui avait brutalement répondu :

—Eh bien, défends-toi si tu peux ! C'est pas ma faute si tu es faible et poltron comme une poule mouillée...

Le pauvre enfant avait dévoré ses sanglots, et continué à tout supporter du robuste Jacques.

Comment se fit-il que cette famille d'aventuriers pût vivre, pendant des années, à Paris, sans donner l'éveil à la police ?

Par quel hasard, le malfaiteur qui était toujours en campagne contre la société avait-il réussi à se sortir d'affaire, en toute circonstance ?

Le bandit se fiait pour cela à son étoile.